

**FREUD AVEC BENJAMIN**  
**En mémoire de Pierre Fédida**

Du fond de ma semi-lointaine province, je n'ai pas eu la chance de connaître personnellement Pierre Fédida. Ca n'empêche pas de lire, de l'avoir lu. Et de faire partie de cette étrange communauté de lecteurs, de ses lecteurs, dont parle George Bataille, et qu'il appelle : « *la communauté négative, communauté de ceux qui n'ont pas de communauté* », laquelle ne guérit pas de la solitude ni n'en protège, étant plutôt la manière dont elle l'y expose. « *Communauté d'absence, toujours prête à se muer en absence de communauté* », comme l'écrit M. Blanchot...

Et à travers la lecture de Pierre Fédida, dont l'écrit me parle depuis plus (ou moins) que son absence, depuis le non-lieu de cette présence improbable (de cette disparition anticipée) de l'écrivain qui déjà l'expose à la mort (mort à lui-même), s'est tissée dans cette *infamilière familiarité* qui rapporte le lecteur anonyme au nom d'auteur, ce que Maurice Blanchot appelle une « *amitié* », de celles « *qui découvrent l'inconnu que nous sommes nous-mêmes, et la rencontre de notre propre solitude que précisément nous ne pouvons pas être seuls à éprouver* ».

Je voudrais simplement ce soir, dans le temps de cette *veillée*, faire écho de cette voix sans timbre mais pas sans proximité dans son éloignement à l'infini, qui ne cessera pas de nous écrire et dont l'inflexion muette continuera à sous-tendre notre parole *au présent*.

Je ne parlerai que d'un article de quelques pages, que Pierre Fédida a publié en 1998 dans le premier numéro de la revue *L'inactuel*. Il a pour titre une toute petite phrase reprise de Proust, fulgurante : « *Ce peu de temps à l'état pur* ». Un texte de cinq pages seulement mais d'une densité de rêve...

Le rêve..

*Le rêve et son transfert* : son déplacement de pensées, qui autorise la *réminiscence* de par les lectures de la mémoire qu'offre son texte palimpseste, lesquelles lectures ne vont pas sans *écriture de l'oubli* –ombilic du rêve.

Le rêve : au même titre que le *souvenir-écran* dont Freud écrit qu'ils « *contiennent non seulement quelques éléments essentiels de la vie infantile mais véritablement tout l'essentiel. Il ne faut que savoir l'explicitier à l'aide d'une analyse. Ils représentent les années oubliées de l'enfance aussi justement que le contenu manifeste des rêves en représentent les pensées* ».

A quoi Pierre Fédida rajoute : « *Le rêve qui est mémoire de l'infantile offre cet avantage de ne pas être reconnu comme une mémoire par le rêveur lui-même. L'essentiel de l'infantile ne serait pas restituable par la mémoire et c'est seulement le rêver qui en ouvrirait l'accès, dans ce langage qui ne saurait être le récit du passé et qui ne pourrait être que la parole qui a vu en dormant...Cet essentiel de l'infantile n'est pas dans un contenu qui reste toujours à découvrir, c'est, dirait-on, sans risquer la tautologie, l'infantile même. Cela est précisément à entendre comme ce temps de constitution du souvenir par l'écriture du devenir*».

Ecriture du devenir...

Et Pierre Fédida fait lui-même écho dans cet article à Walter Benjamin (dans « *mythe et violence* ») qu'il noue par là-même d'amitié d'écriture à Freud : « *Le souvenir comme des rayons ultra-violets* –écrit Benjamin – *révèle à chacun dans le livre de la vie une écriture qui, invisible, annotait comme une prophétie le texte* ». Et P.Fédida de poursuivre : « *Cette écriture invisible est celle dont sont faits les lieux des souvenirs. Alors qu'il est possible de se ressouvenir dans le détail des volets clos de l'hôpital, de la boîte à ouvrage de la mère, du poêle de la matinée d'hiver, de la pomme fruit sombre et chaud, de la marche à l'école, ce sont les lieux qui semblent porter un regard de mort. Ces lieux de l'enfance voient la mort qui est là parce que les lieux sont ainsi faits pour le souvenir qu'ils ne voient pas autrement* ». Ces mêmes lieux sont « *ce peu, de temps à l'état pur* » où Proust « *voit s'ouvrir un instant à l'infini la béance de la mort dans la vie même, pour ainsi dire la vie* ».

Pour ainsi, dire la vie.

Et je cite ici en entier un long paragraphe, le pénultième, de cet article de rêve :

« L'attention ici portée à ces écrits de Walter Benjamin nous éclaire suffisamment sur l'hypothèse qui sous-tend notre développement. Est-ce que notre pratique analytique nous porte à donner lieu à la mort dans le ressouvenir d'enfance ? Il s'agit moins de rechercher une mort oubliée ou un mort encrypté (bien que cela puisse être le cas, notamment dans la dépression) que de pouvoir qualifier le lieu du souvenir comme un lieu d'extrême fragilité à la limite de l'inquiétant étrange qui tient la mort en suspens et pour cette raison où rien ne passe. Si la grêle pouvait au moins casser les vitres, pensait Benjamin. Tout est présent à la mémoire et le récit pourrait raconter, voire même restituer les événements heureux. Mais dupe comme il est de sa mémoire celui qui raconte dans sa séance d'analyse est encore celui qui n'a pas le temps (l'im-patient !). Et pourtant lorsque la tonitruante mémoire laisse faire la Pénélope de l'oubli, c'est en effet la mort qui est là juste dehors, derrière la porte, ce que seul l'ennui du jour reconnaît. La subjectivité du souvenir serait cette espèce de conquête sur l'ennui de telle sorte que la mort ne soit pas étouffée et réduite au silence. Ce qu'il y aurait alors de vivant au présent dans le souvenir c'est bien le lieu qui le donne, loggia de la mort. Et dans l'analyse, le ressouvenir du transfert et de rêve, ce que j'ai appelé ailleurs le « présent réminiscent », ne peut remonter que si ses lieux lui sont reconnus comme ces lieux psychiques d'une extrême angoisse et fragilité que l'ennui cherchait à faire disparaître en venant au secours d'un sommeil terrible de fatigue. »

Le rêve et son transfert. Mais aussi le transfert et son rêve. Pierre Fédida met en garde, avec Ferenczi contre l'attente « traumatogène » de souvenirs d'enfance dont l'analyste se fait parfois le vecteur, qui font obligation de remémoration, et aboutit paradoxalement à favoriser la reproduction du traumatique, à l'instar de la remémoration obsédante des mélancoliques dont Aristote avait déjà noté qu'ils sont indisponibles à l'acte de réminiscence, pris comme ils sont « dans l'agitation fixe de leurs images qui meuvent beaucoup », et qui prive de l'émotion du présent et de l'intériorisation du souvenir en remontant...et qui met au tombeau ce qu'elle chercherait à réanimer ». P.F oppose à cette obsession de retrouvailles qui « étouffe la mort en dévitalisant le vivant », ce qu'il appelle « la puissance réminiscente d'un transfert » car « il ne saurait y avoir de ressouvenir d'enfance hors du transfert et de son rêve ».

Dans le transfert comme dans le rêve, c'est le *vif* de ce qui fait réminiscence qui est réanimé. « Comme si, rajoute PF, il fallait encore oser cette pensée que, dans une vie, tout dépend d'une véritable capacité du souvenir à se donner un à venir. Et cela, dans le présent. ». Et le paradoxe à soutenir de son acte de réminiscence, et d'autant plus qu'il fait horreur, c'est d'en passer par ce point de savoir où faire place à la mort de ce qui aura eu lieu, d'où la répétition cessera de reproduire le trauma, coupera le « traum », le rêve, du (a) qui en chute et permettra l'heur d'un pas-au-delà le piétinement dans un passé qui ne passait pas. Qui ne passait pas au présent.

Envers mélancolique d'un autre extrême conjoint, celui pas moins *totalitaire* et qui agite ses images en surface de notre barbarie *moderniste* dont G.Orwell prophétisait le régime dans « 1984 » : un piétinement dans la pure présence du présent sans plus d'à venir car ré-crivait sans cesse un passé dont il n'y a plus alors lieu de faire le deuil.

A l'encontre de ces obsessions antagonistes de l'image *pleine* dont les effets se rejoignent, l'obsession de remémoration qui élève le *non-oubli* au rang d'impératif surmoïque de jouissance, comme l'obsession d'actualité qui érige l'*oubli* en maxime totalitaire de liberté, Pierre Fédida nous encourage à saisir les occasions de nouer transférentiellement et oniriquement du passé avec de présent dont se destine un à venir, et qui donne temps au temps de faire *texte*, càd *trace* dont s'avérer *lecteur*.

Vous me permettrez de mêler une autre voix, encore plus lointaine, à celles dont nous venons de nous faire l'écho, et qui leur répond du fond très fragmentaire qui nous en reste en mémoire.

Héraclite, fragment 26 :

« L'homme s'allume une lumière dans la nuit, étant mort pour lui-même, la vue éteinte vivant il touche au mort, l'endormi, vue éteinte éveillé il touche au dormant »

L'éveillé touche au dormant-lampe allumée – le rêveur

Le rêveur – vivant- touche au dormant-lampe éteinte- le mort à lui-même.

Du cercle de l'éveillé au cercle du dormant, se noue, dans le temps d'après-coup du réveil et via le texte souvent fragmentaire qui en fait trace, un lien de mémoire dont advenir comme lecteur, à en parler par associations déroulées au présent.

Mais reste l'oublié, et qui dans la texture du rêve en transit fait *trou de mémoire*, que le dormant mort à lui-même a emporté, l'enlevant des mains du rêveur absenté. Et dans cet *inécrit dans l'écrit à disposition*, se dessine le lieu d'où le souvenir fait souvenance de l'être passé, touchant au mort à lui-même qui, de dormir en son extrême fatigue, n'en revient pas. N'en n'est pas tout revenu, de son enfance perdue.

C'est de *donner lieu à ce point de savoir* que l'analyse du rêve peut, à le cerner, porter au dévoilement de la lecture ce qui sur son contour s'en avère déchiffrable.

Encore faut-il que, sous tendant cette parole portant réminiscence, s'écrive l'oubli de ce qui passe au réel. Et cela n'a lieu que dans un espace de transfert où se ménage la place délocalisée du « mort », celui qui se fait tenant là-devant de cet *écrit-pas-à-lire* de l'oublié, décidément sans lecteur ni auteur, sinon sans destinataire.

Alors, quel serait ce *vivant-mort* du jour en décalque du *mort-vivant* de la nuit ?

Il m'est arrivé, il a assez longtemps, une bonne dizaine d'années, une de ces phrases qui vous tombent dessus et ne vous lâchent pas, à laquelle on ne comprend rien. Pas une pensée, juste une formule, sibylline :

« *L'analyste, ce veilleur du désastre* »

Il se trouve que dix ans après, disant après, la lecture de ces pages de Pierre fédida jette une clarté sur cette énigme, là maintenant. A en lever d'abord l'interprétation immédiate et insoutenable que l'analyste serait en fonction de gardien de nuit, celui qui préserverait le désastre, qui accompagnerait le désasturé dans la délectation mélancolique ou la rumination dépressive de ses « trou-matismes ». Alors plutôt ceci : moins *veilleur*, cette fonction virile de vigile, que *veilleuse*, cette petite lampe à la faible lueur dont les petits enfants exigent qu'elle reste allumée à leur chevet quand ils sont sur le point d'aller toucher au dormant-lampe-éteinte. En veille, ce témoin vacillant qui fait bord sans surface, de l'éveillé au dormant et répond que du rêve s'écrive en rupture du dormant et en devenir de l'éveillé.

Je terminerai par une question, dont peut-être la suite de notre séminaire élaborera des éléments de réponse.

Puisqu'aussi bien il s'agit pour nous de laisser l'analyste – avec le médecin- se faire bousculer par la Cité à sa table de chevet, et puisque, comme je l'ai introduit il y a trois semaines au séminaire précédent, a eu lieu un colloque en 98 – la même année où cet article de P.Fédida fut publié- intitulé « *mémoire freudienne mémoire citoyenne* », je demanderai ce qui, à la lumière ombrée de ces quelques pages de P.Fédida en veilleuse, pourrait se concevoir d'une mémoire citoyenne qui ne se condamnerait pas à osciller sans espoir de réminiscence, entre le ressassement dépressif des images d'un passé sans oubli et l'effacement perpétuellement réitéré d'image d'actualité en actualité faite image qui du passé fait table rase plus sûrement que tout messianisme révolutionnaire ne l'a jamais fait.

Une question en trois :

1°- Quels *rêves* écriraient le *devenir politique* d'une *communauté* en donnant lieu aux morts dont se ressouvenir sans s'y désastrer ?

2)- Quels *transferts* donneraient *mouvement* à un *peuple* pour qu'ait lieu le déplacement des morts vivants aux vivants inscrivant les morts au décours de la vie elle-même ?

3)- Quelles *veilleuses* se feraient garantes que le *citoyen* oserait suffisamment *plonger* dans son sommeil de mort pour s'allumer une lumière dans la nuit de son ennui ?